



La Spirale

par **Italo
Calvino**

Illustrations
Hervé BERNARD

regards
&
impressions



La Spirale

Extrait de
Cosmicomics : récits anciens et nouveaux

Illustrations
Hervé BERNARD

par Italo Calvino

Traduction : Jean Thibaudeau



Pour la plupart des mollusques, la forme organique visible n'a pas grande importance dans la vie des membres de l'espèce, étant donné qu'ils ne peuvent pas se voir entre eux ou n'ont, des autres individus et de l'environnement, qu'une perception vague. Ce qui n'empêché pas l'existence de stries aux colorations vives et des formes qui sont très belles à nos yeux (comme par exemple nombre de coquilles de gastéropodes), indépendamment de tout rapport avec la visibilité.



Comme moi quand j'étais attaché à ce rocher, voulez-vous dire ? - demanda Qfwfq-, avec les vagues qui montaient et qui descendaient, et moi qui me tenais bien immobile, tout plat, en train de sucer ce qu'il y avait à sucer et y réfléchissant à longueur de temps ? Si c'est de cette époque, je ne peux pas vous en dire grand-chose. Je n'avais pas de forme, c'est-à-dire que je ne savais pas que j'en avais une ou, si vous voulez, je ne savais pas qu'on pût en avoir une. Je grandissais en somme un peu de tous les côtés, au hasard; si c'est cela que vous appelez une symétrie rayon-

nante, eh bien ! cela signifie que j'avais la symétrie rayonnante, mais à la vérité je n'y ai jamais fait attention. Pourquoi aurais-je dû grandir d'un côté plutôt que d'un autre ? Je n'avais pas d'yeux, ni de tête, ni aucune partie de mon corps qui fût différente d'aucune autre partie de mon corps: Maintenant ils veulent me faire admettre que sur les deux trous que j'avais l'une était la bouche et l'autre l'anus, et qu'à partir de ce moment j'avais ma symétrie bilatérale ni plus ni moins que les trilobites et n'importe lequel de vous tous, mais dans mon souvenir, ces trous, je ne les distingue pas le

moins du monde, je faisais passer les choses par où l'envie m'en prenait, du dehors au dedans, ou vice versa : c'était pareil, les différences et les chichis sont venus longtemps, longtemps après. De temps à autre j'avais des fantaisies, cela oui, par exemple de me gratter sous les aisselles, ou de croiser les jambes, une fois même de me laisser pousser les moustaches en brosse. Ici avec vous, j'emploie ces mots pour me faire comprendre : alors, je ne pouvais prévoir ces détails-là, j'avais des cellules, toutes pareilles à peu près, et qui faisaient toujours le même travail, l'un dans l'autre. Mais étant donné que je n'avais

pas de forme je me sentais bien dans toutes les formes possibles et tous les gestes et toutes les grimaces et tous les moyens de faire du bruit, même malséants. En somme, je ne connaissais pas de limites à mes pensées, qui d'ailleurs n'étaient pas des pensées puisque je n'avais pas de cerveau pour les penser, et chaque cellule pensait pour son propre compte tout ce qui était pensable à la fois, non à travers des images, car nous n'en avions d'aucun genre à notre disposition, mais simplement de cette façon indéterminée de se sentir là qui n'excluait aucune façon de se sentir là d'une autre façon.





C'était une condition riche et libre et satisfaite que ma condition d'alors, tout le contraire de ce que vous pouvez croire. J'étais célibataire (le système de reproduction d'alors ne réclamait aucun accouplement, même temporaire), j'étais sain, sans trop de prétentions. Quand on est jeune, on a devant soi l'évolution tout entière avec toutes les voies ouvertes; et en même temps on peut se réjouir d'être là, sur le rocher, pulpe de mollusque plate, humide et béate. Si l'on se rapporte aux limitations qui sont venues par la suite, si l'on pense au fait qu'avoir une forme exclut toutes les autres formes, si l'on pense au train-train sans imprévu auquel, à un certain stade, on finit

par se sentir assujetti, eh bien ! je peux le dire, alors c'était la belle vie.

Sans doute, je vivais un peu replié sur moi-même, c'est vrai, il n'y avait aucune comparaison avec la vie de relations qui a cours maintenant, et je dois admettre que j'ai été - un peu à cause de mon âge, un peu sous la poussée de l'environnement - comme on dit, légèrement narcissique; en somme, je restais là à m'observer à longueur de temps, je voyais toutes mes qualités et tous mes défauts, et je me complaisais, soit aux unes, soit aux autres, je n'avais aucun terme de comparaison, il faut aussi en tenir compte.



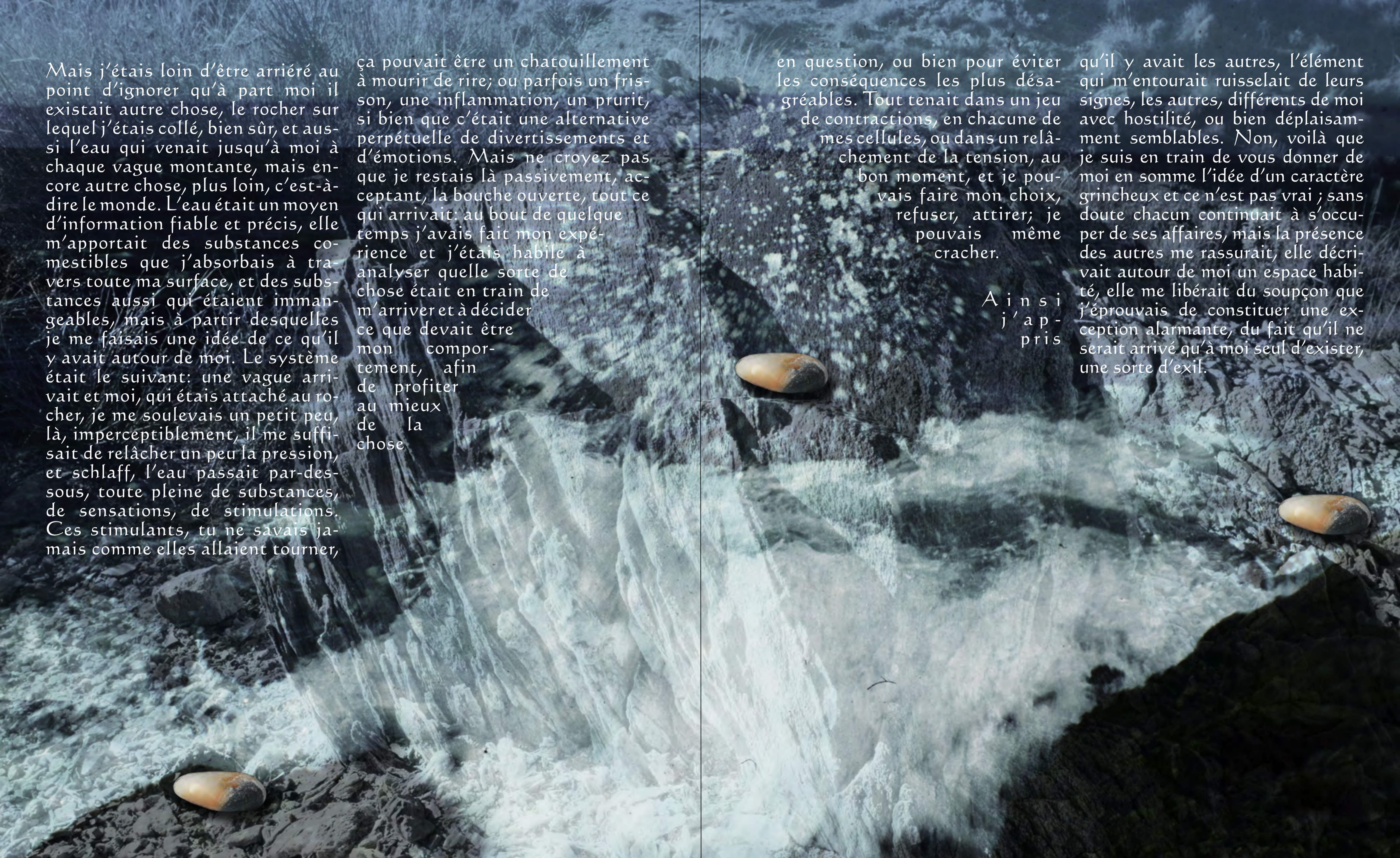
Mais j'étais loin d'être arriéré au point d'ignorer qu'à part moi il existait autre chose, le rocher sur lequel j'étais collé, bien sûr, et aussi l'eau qui venait jusqu'à moi à chaque vague montante, mais encore autre chose, plus loin, c'est-à-dire le monde. L'eau était un moyen d'information fiable et précis, elle m'apportait des substances comestibles que j'absorbais à travers toute ma surface, et des substances aussi qui étaient immangeables, mais à partir desquelles je me faisais une idée de ce qu'il y avait autour de moi. Le système était le suivant: une vague arrivait et moi, qui étais attaché au rocher, je me soulevais un petit peu, là, imperceptiblement, il me suffisait de relâcher un peu la pression, et schlaff, l'eau passait par-dessous, toute pleine de substances, de sensations, de stimulations. Ces stimulants, tu ne savais jamais comme elles allaient tourner,

ça pouvait être un chatouillement à mourir de rire; ou parfois un frisson, une inflammation, un prurit, si bien que c'était une alternative perpétuelle de divertissements et d'émotions. Mais ne croyez pas que je restais là passivement, acceptant, la bouche ouverte, tout ce qui arrivait: au bout de quelque temps j'avais fait mon expérience et j'étais habile à analyser quelle sorte de chose était en train de m'arriver et à décider ce que devait être mon comportement, afin de profiter au mieux de la chose.

en question, ou bien pour éviter les conséquences les plus désagréables. Tout tenait dans un jeu de contractions, en chacune de mes cellules, ou dans un relâchement de la tension, au bon moment, et je pouvais faire mon choix, refuser, attirer; je pouvais même cracher.

Ainsi
j'appris

qu'il y avait les autres, l'élément qui m'entourait ruisselait de leurs signes, les autres, différents de moi avec hostilité, ou bien déplaisamment semblables. Non, voilà que je suis en train de vous donner de moi en somme l'idée d'un caractère grincheux et ce n'est pas vrai; sans doute chacun continuait à s'occuper de ses affaires, mais la présence des autres me rassurait, elle décrivait autour de moi un espace habité, elle me libérait du soupçon que j'éprouvais de constituer une exception alarmante, du fait qu'il ne serait arrivé qu'à moi seul d'exister, une sorte d'exil.





Et il y avait les autres, au féminin. L'eau transmettait une vibration spéciale, une sorte de **frin frin**, je me rappelle quand je m'en aperçus pour la première fois, ou, si vous voulez, non pas la première fois, mais la fois que je m'aperçus que je m'en apercevais comme d'une chose que j'avais toujours connue. A la découverte de leur existence, je fus pris d'une grande curiosité, non pas de les voir, et moins encore de me faire voir d'elles - étant donné que, d'abord, nous ne disposions pas de la vue, et, ensuite, que les sexes n'étaient pas encore différenciés, chaque individu étant identique à tous les autres individus, et à regarder un autre ou une autre je n'aurais eu d'autre

plaisir que celui de me regarder moi-même - mais de la curiosité de savoir si, entre elles et moi, quelque chose pouvait arriver. L'envie me prit, non pas de faire quelque chose de spécial, la question ne se posait pas, car je ne savais pas qu'il y eût précisément à faire quelque chose, de spécial ou non, mais il fallait en quelque sorte répondre à cette vibration par une vibration correspondante, ou pour mieux dire: une vibration particulière à moi, parce que là ce qui en résultait était quelque chose qui n'était pas exactement la même chose qu'une autre, c'est-à-dire qu'à présent vous pouvez parler d'hormones, mais pour moi c'était en réalité tout à fait merveilleux.



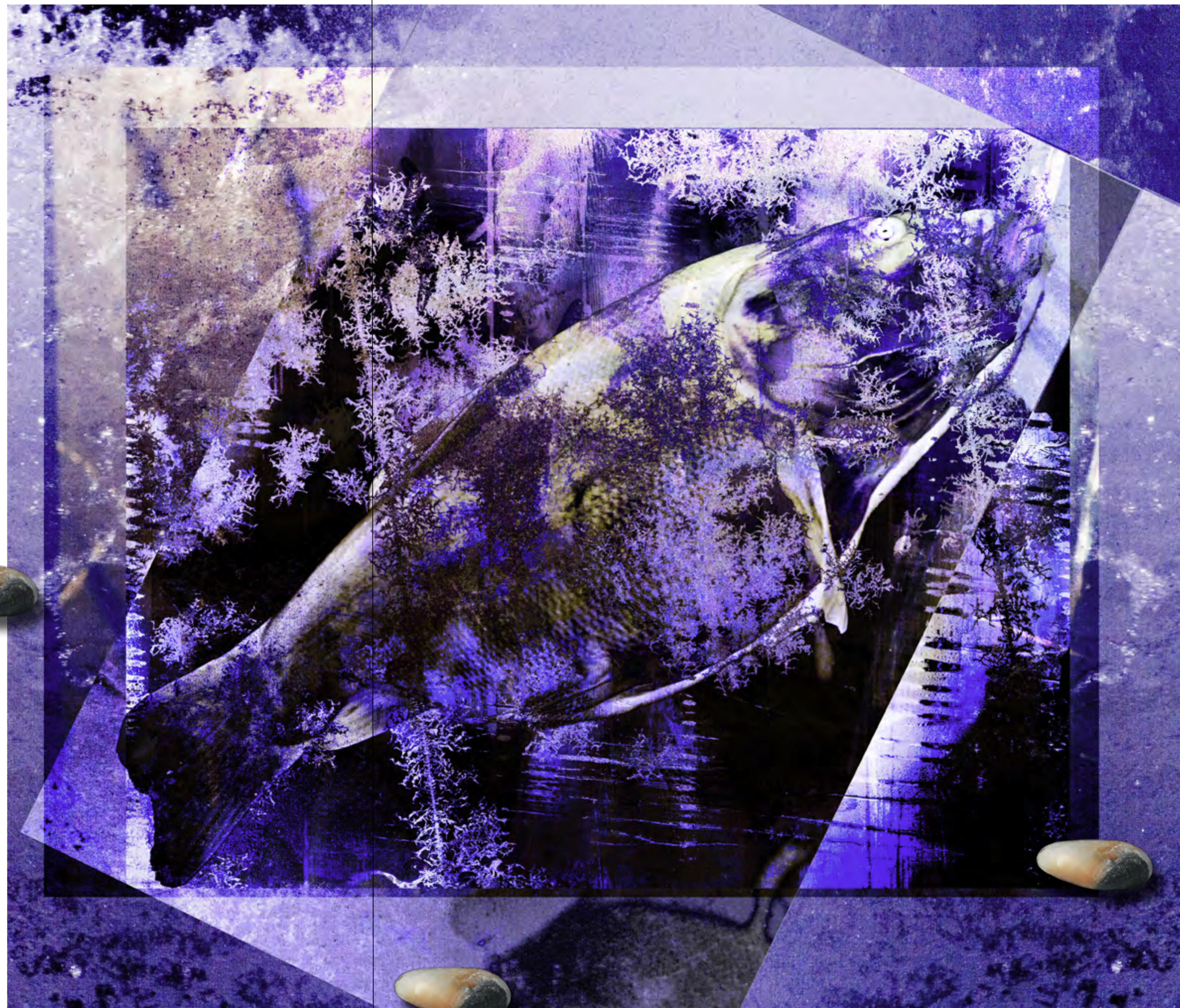
En somme, l'une d'entre elles, **sfliff**, **sfliff**, **sfliff**, émettait ses oeufs, et moi, **sflouff**, **sflouff**, je les fécondais, tout dans la mer, en bas, tout mélangé, dans l'eau tiède sous le soleil, je ne vous ai pas dit que je sentais le soleil, il tiédissait la mer et réchauffait la roche.

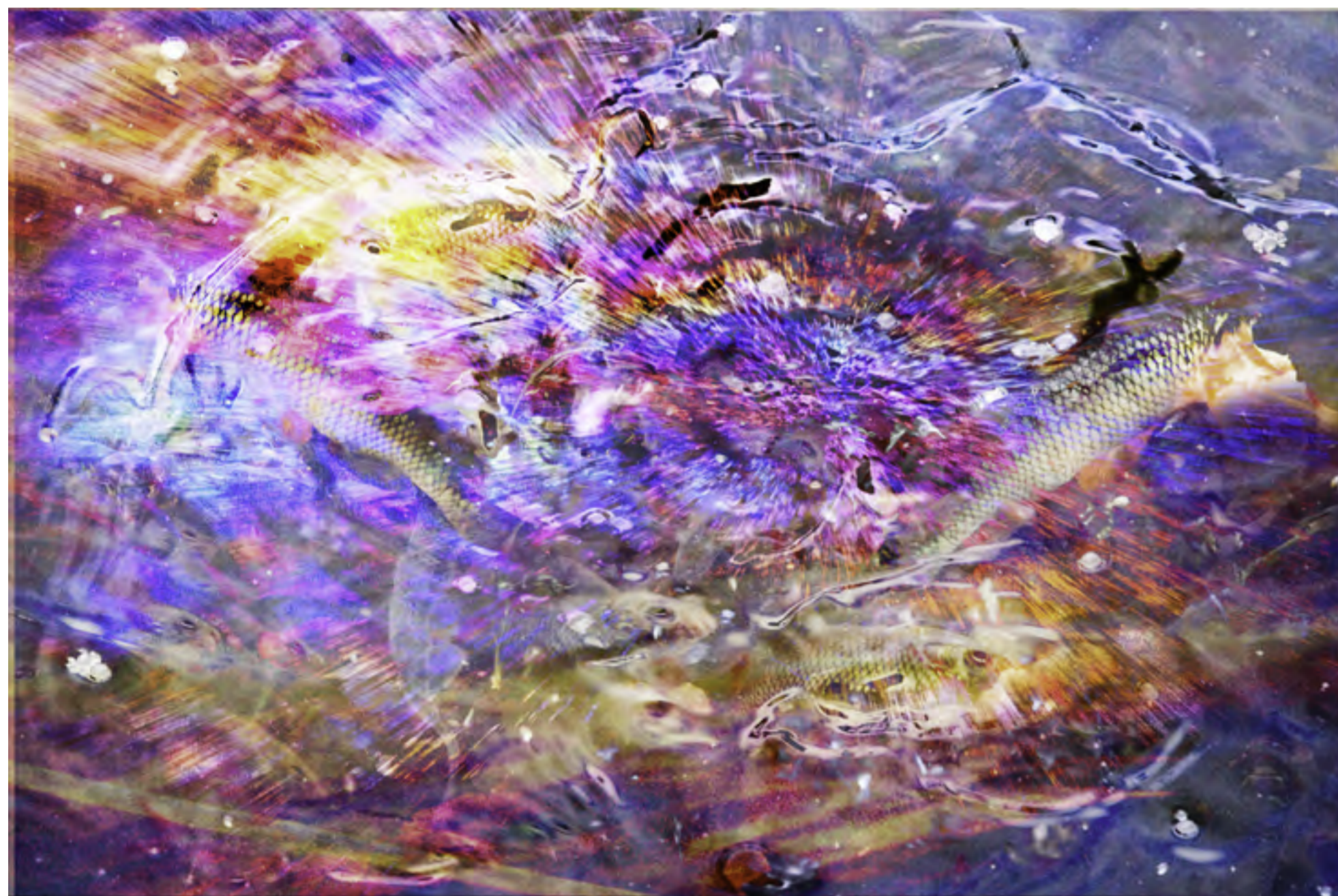


L'une d'entre elles, ai-je dit. Parce que, parmi tous ces messages féminins que la mer me lançait dessus, au début comme une sorte de bouillon indifférencié dans lequel pour moi tout était bon et où je foudrais mon nez sans me soucier de savoir comment était l'une ou l'autre, voilà qu'à partir d'un certain moment j'avais compris ce qui répondait le mieux à mes goûts, goûts que bien entendu je ne connaissais pas jusqu'alors. En somme j'étais tombé amoureux. Ce qui veut dire que j'avais commencé à isoler, à reconnaître les signes de l'une parmi ceux de toutes les autres, et que même je les attendais, ces signes que j'avais commencé à reconnaître, je les cherchais, et même j'allais jusqu'à les provoquer, ces signes à elle auxquels moi-même je répondais par des signes à moi, ce qui veut dire que j'étais amoureux d'elle et elle de moi; que pouvait-on désirer de plus dans la vie ?



A présent les manières ont changé, et il vous paraît déjà inconcevable, à vous autres, que l'on puisse tomber amoureux de cette façon d'une personne quelconque, sans l'avoir fréquentée. Et pourtant à travers tout ce qui d'elle ne pouvait être confondu, restant en solution dans l'eau de mer, tout ce que les vagues mettaient à ma disposition, je recevais une quantité d'informations sur elle, à un point que vous ne pouvez pas imaginer; non pas les informations superficielles et génériques que l'on a maintenant en voyant, en humant, en touchant, en écoutant la voix, mais des informations sur l'essentiel, informations sur lesquelles ensuite je pouvais faire travailler longuement mon imagination. Je pouvais penser à elle avec une précision minutieuse, et pas tellement penser à elle comme elle était faite, ce qui aurait été une façon banale et grossière de penser à elle, mais penser à elle qui n'avait aucune forme, et donc comme elle se serait transformée si elle avait pris l'une de ces formes indéfiniment possibles, tout en restant cependant toujours elle-même. Si vous voulez, ce n'est pas que j'imaginai les formes qu'elle aurait pu prendre, c'est que j'imaginai la qualité particulière qu'elle aurait donnée à ces formes en les prenant.





Je la connaissais bien, en somme. Mais je n'étais pas sûr d'elle. De temps à autre me venaient des soupçons, des angoisses, des idées fixes. Je n'en laissais rien voir, vous connaissez mon caractère, mais sous ce masque d'impassibilité passaient des suppositions que même aujourd'hui je me refuse à confesser. Plus d'une fois j'ai soupçonné qu'elle me trompait, qu'elle envoyait des messages non seulement à moi-même mais aussi à d'autres; plus d'une fois j'ai cru en avoir intercepté un, ou avoir découvert dans un message à moi adressé des accents hypocrites. J'étais jaloux, aujourd'hui je peux le dire, jaloux non seulement par défiance envers elle, mais par incertitude envers moi-même; qu'est-ce qui me garantissait qu'elle avait bien compris qui j'étais ? Et même qu'elle avait seulement compris que j'existais ? Ce rapport qui s'établissait entre nous deux à travers l'eau de la mer - un rapport plein, complet, à quoi pouvais-je prétendre de plus ? - était pour moi absolument personnel,

propre à deux individus uniques et distincts; mais pour elle ? Qu'est-ce qui me garantissait que ce qu'elle pouvait trouver en moi, elle ne le trouvait pas aussi chez un autre, un ou deux autres, ou trois, ou dix, ou cent pareils à moi ? Qu'est-ce qui m'assurait que l'abandon avec lequel elle participait à notre rapport n'était pas indiscriminé, à la bonne franquette, une fête - « à qui le tour ? » - collective ?

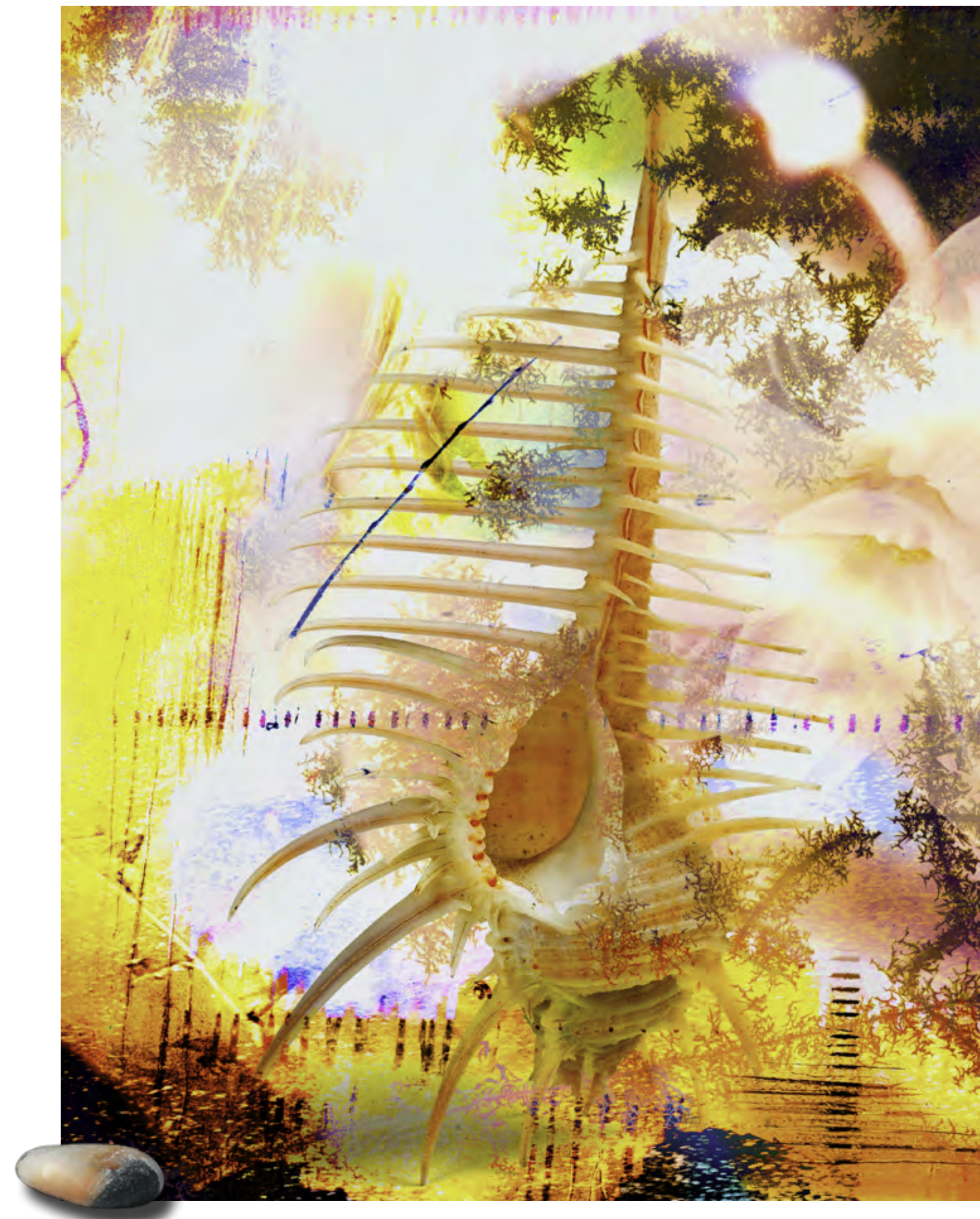
Que ces soupçons ne correspondaient à rien de réel, la vibration douce, intime, me le confirmait, avec ses moments de pudeur tremblante qu'avaient nos correspondances; mais précisément, si par timidité et inexpérience elle allait ne pas faire suffisamment attention à mes caractéristiques, pour que d'autres en profitent et s'immiscent ? et elle, trop jeune, croyant que c'est toujours moi, ne distinguait pas l'un de l'autre, et de telle façon que nos jeux les plus intimes s'étendraient à tout un cercle d'inconnus... ?



Ce fut alors que je me mis à sécréter de la matière calcaire. Je voulais faire quelque chose qui marquât ma présence de façon non équivoque, qui défendît cette individuelle présence, de la fragilité indifférenciée de tout le reste. Il est aujourd'hui inutile de chercher à expliquer en accumulant les mots la nouveauté de mon intention, le premier mot que j'ai dit suffit amplement: faire, je voulais faire, et si l'on considère que je n'avais jamais rien fait ni jamais pensé qu'on pût faire quelque chose, c'était déjà là un grand événement. Je commençai donc à faire la première chose qui me vint à l'esprit, et c'était une coquille. Du bord de ce manteau charnu que j'avais sur le corps, à l'aide de certaines glandes je commençai à faire sortir des sécrétions qui prenaient une courbe bien circulaire, tout autour, jusqu'à ce que je fusse couvert d'un bouclier dur et bariolé, raboteux au-dehors et lisse et brillant à l'intérieur. Naturellement je n'avais aucun moyen de contrôler la forme qu'avait ce que j'étais en train de faire, je me tenais là toujours accroupi sur moi-même, silencieux et lent, et je sécrétais. Je continuai même après que la coquille m'eut recouvert tout le corps, et ainsi je commençai un autre tour; en somme ce qui me venait, c'était une coquille de celles qui

sont tout entortillées en spirales, de celles dont vous croyez quand vous les voyez qu'elles sont très difficiles à faire et, au contraire, il suffit d'insister et de sortir tout doucement une matière toujours pareille sans interruption, et elles grandissent ainsi un tour après l'autre.

Du moment où elle fut là, cette coquille fut aussi un endroit nécessaire et indispensable pour se tenir à l'intérieur, une défense pour ma survie, quel malheur si je ne me l'étais pas faite, mais pendant que je la faisais il ne me venait pas le moins du monde à l'esprit de la faire parce qu'elle m'était utile; au contraire, comme il arrive à l'un ou l'autre de pousser une exclamation qu'il pourrait très bien ne pas pousser et pourtant il le fait, comme quelqu'un qui dit « bah ! » ou encore « bof ! », c'est ainsi que je faisais ma coquille, c'est-à-dire seulement afin de m'exprimer. Et dans ce mode d'expression je mettais toutes les pensées que j'avais pour elle, l'épanchement de la colère qu'elle me causait, ma façon amoureuse de penser à elle, la volonté d'être pour elle, d'être moi, et bien moi-même, et qu'elle soit elle-même, et l'amour pour moi-même que je mettais dans mon amour pour elle, toutes les choses qui peuvent être dites seulement par cette enveloppe de coquille montée en spirale.



A intervalles réguliers la matière calcaire que je sécrétais se colorait; ainsi se formaient de belles stries qui continuaient tout droit à travers les spirales, et cette coquille était une chose différente de moi mais aussi la partie de moi la plus vraie, l'explication de ce que j'étais, mon portrait traduit dans un système rythmique de volumes et de stries et de couleurs et d'une matière dure, et c'était aussi son portrait à elle traduit dans le même système, mais aussi bien son portrait tout à fait véritable telle qu'elle était, parce que dans le même temps elle était en train de se fabriquer une coquille identique à la mienne, et moi sans le savoir j'étais en train de copier ce qu'elle faisait elle-même, et elle sans la savoir copiait ce que je faisais, et tous les autres étaient en train de copier tous les autres et ils se construisaient ces coquilles toutes pareilles, et ainsi on en serait resté au point de départ, s'il n'était trop vite dit de ces coquilles qu'elles étaient toutes pareilles, car si on les regarde bien on y découvre beaucoup de petites différences qui pourront bien, par la suite, devenir très considérables.



Je peux dire par conséquent que ma coquille se faisait toute seule, sans que je misse un soin particulier à la réussir d'une façon plutôt que d'une autre; mais cela ne veut pas dire que pendant ce temps j'étais distrait ni l'esprit libre, je m'y appliquais au contraire, en cette activité de sécrétion, sans me distraire une seconde, sans jamais penser à rien d'autre, ou, si vous voulez, pensant toujours à autre chose, étant donné que je ne savais pas penser la coquille, tout comme du reste je ne savais penser à quoi que ce fût, mais accompagnant mon effort à faire la coquille de l'effort de penser à faire quelque chose, et si vous voulez n'importe quelle chose, ou si vous voulez toutes les choses qui pouvaient être faites, en somme. Si bien que ce n'était même pas un travail monotone, parce que l'effort de pensée qui l'accompagnait se diversifiait en d'innombrables types d'action qui pouvaient chacun faire d'innombrables choses, et la fabrication de toutes ces choses était impliquée dans la façon de faire grandir la coquille, tour après tour...



II.

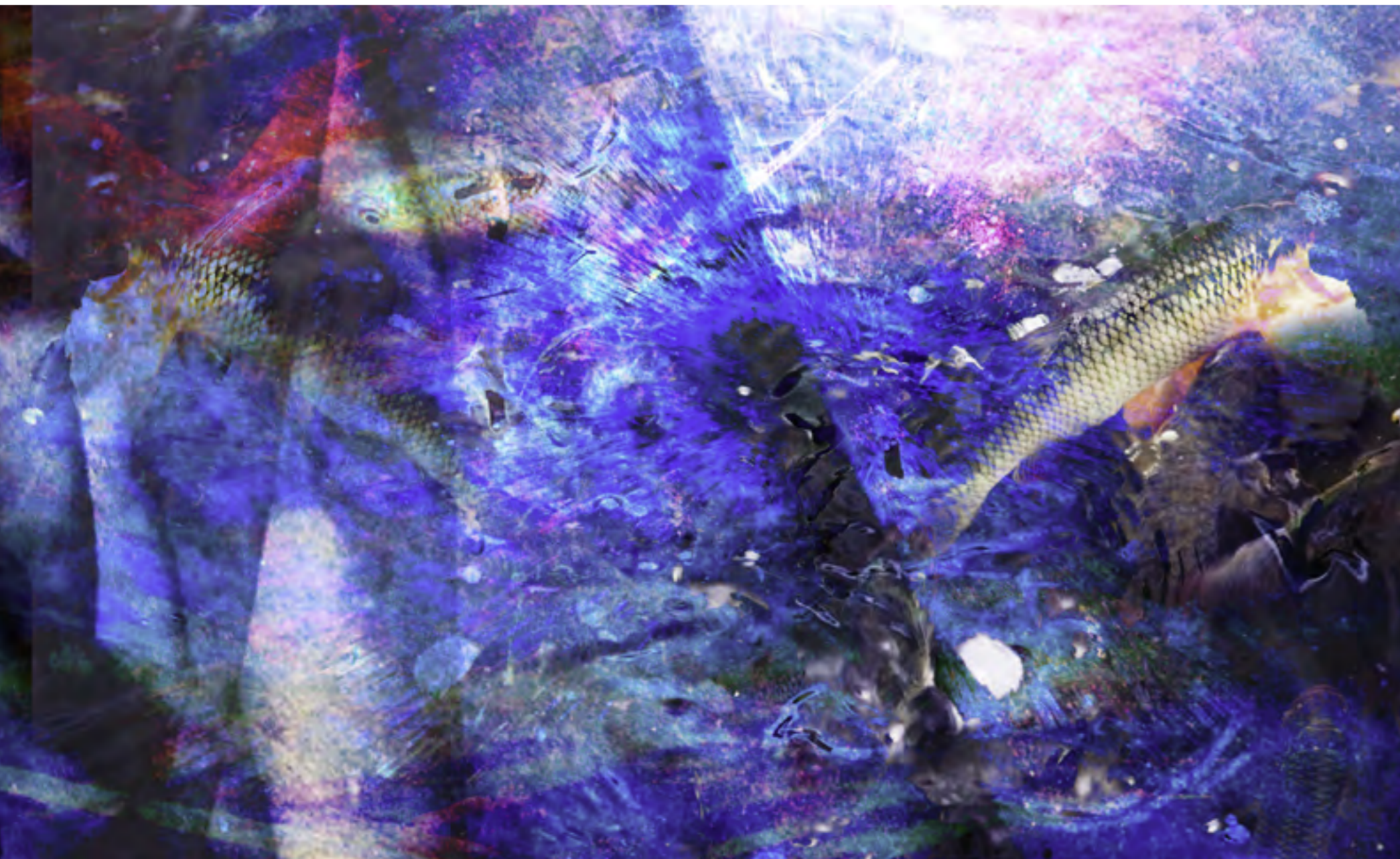
(Si bien qu'à présent, après cinquante millions d'années, je regarde autour de moi et je vois sur le rocher le talus de la voie ferrée et le train qui passe dessus avec un groupe de jeunes filles hollandaises penchées à la fenêtre et dans le dernier compartiment un voyageur seul qui lit Hérodote dans une édition bilingue, et il disparaît dans le tunnel au-dessus duquel passe la route pour les poids lourds avec le panneau « Volez sur Egyptair » qui représente les pyramides, et la moto fourgonnette du marchand de glaces tente de dépasser un camion chargé d'exemplaires de la livraison « *Rh-Stij* » d'une encyclopédie par fascicules, mais ensuite elle freine et se remet dans la file parce que la visibilité est bouchée par un nuage d'abeilles qui traverse la route en provenance d'un alignement de ruches situées dans un champ d'où très certainement une abeille reine s'éloigne en ce moment entraînant derrière elle tout un essaim qui va en sens contraire de la fumée du train sorti de nouveau à l'autre extrémité du tunnel, si bien que l'on ne voit plus rien par la faute de cette couche nébuleuse d'abeilles et de fumée de charbon, sinon quelques mètres au-dessus un paysan qui

casse la terre à coups de pioche et sans s'en apercevoir ramène au jour et remet sous terre un fragment d'une pioche néolithique semblable à la sienne, dans un jardin qui entoure un observatoire astronomique avec ses télescopes pointés vers le ciel et sur le seuil duquel la fille du gardien est assise lisant les horoscopes d'un hebdomadaire qui a en couverture le portrait de la protagoniste du film, Cléopâtre, je vois tout cela et je n'en ressens aucun étonnement parce que faire ma coquille impliquait aussi bien faire du miel dans le rayon de cire et le charbon et les télescopes et le règne de Cléopâtre et les films sur Cléopâtre et les pyramides et le dessin du Zodiaque des astrologues chaldéens et les guerres et les empires dont parle Hérodote et les mots écrits par Hérodote et les oeuvres écrites dans toutes les langues y compris celle de Spinoza en hollandais et le résumé en quatorze lignes de la vie et des oeuvres de Spinoza dans le fascicule « *Rh-Stij* » de l'encyclopédie dans le camion dépassé par la moto-fourgonnette du marchand de glaces et ainsi en faisant ma coquille il me semble que j'ai aussi fait le reste.



Je regarde autour de moi et qu'est-ce que je cherche ? c'est toujours elle que je cherche amoureux depuis cinquante millions d'années et je vois sur la plage une baigneuse hollandaise à qui un maître baigneur avec une gourmette en or montre pour lui faire peur l'essaim d'abeilles dans le ciel, et je la reconnais, c'est elle, je la reconnais à sa façon sans pareille de lever l'épaule au point de se toucher la joue avec, j'en suis presque sûr, et je dirais absolument sûr n'était une certaine ressemblance que je retrouve aussi chez la fille du gardien de l'observatoire astronomique, et sur la photographie de l'actrice déguisée en Cléopâtre, ou peut-être chez Cléopâtre telle qu'elle était vraiment en personne, pour

autant qu'il y a quelque chose de la Cléopâtre réputée vraie qui se continue dans chaque représentation, ou chez la reine des abeilles qui vole en tête de l'essaim pour l'élan inflexible avec lequel elle avance, orr chez la femme de papier découpée et collée sur le pare-brise de plastique de la moto fourgonnette du marchand de glaces, dans un costume de bain pareil à celui de la baigneuse sur la plage, laquelle à présent écoute à un petit poste de radio à transistors une voix de femme qui chante, la même voix qu'entend à sa radio le camionneur de l'encyclopédie, et aussi la même que pour ma part désormais je suis certain d'avoir entendue cinquante millions d'années durant, c'est certainement elle



que j'entends chanter et dont je cherche autour de moi une image et je ne vois rien d'autre que des mouettes planer au-dessus de la surface de la mer où affleure le scintillement d'un banc d'anchois et un instant je suis sûr de la reconnaître en une mouette femelle et l'instant d'après au contraire qu'elle est un anchois, mais elle pourrait être également une quelconque reine ou esclave citée par Hérodote ou seulement sous-entendue dans les pages du volume posé sur la banquette pour marquer la place dit lecteur sorti dans le couloir du train afin d'engager la conversation avec les touristes hollandaises, ou l'une quelconque des touristes hollandaises, de chacune d'elles je peux me dire amoureux et dans le même temps sûr de n'être toujours amoureux que d'elle seule.

Et plus je me ronge d'amour pour chacune, moins je

me décide à leur dire : « C'est moi ! », craignant de me tromper et plus encore que ce ne soit elle qui se trompe, qui me prenne pour quelque attiré, pour l'un de ceux qui d'après le peu qu'elle sait de moi, pourrait bien être pris pour moi, par exemple le maître baigneur avec la gourmette en or, ou le directeur de l'observatoire astronomique, ou un goéland, ou un anchois mâle, ou le lecteur d'Hérodote, ou Hérodote en personne, ou le marchand de glaces motocycliste qui maintenant est descendu sur la plage par un sentier poussiéreux entre les figuiers de Barbarie et se trouve entouré par les touristes hollandaises en costume de bain, ou Spinoza, ou le camionneur qui a dans son chargement la vie et l'œuvre de Spinoza en résumé répétées deux mille fois, ou l'un des faux bourdons qui agonisent au fond de la ruche après avoir accompli leur devoir de perpétuation de l'espèce.)





III

...Cela n'empêche pas que la coquille ne fût par-dessus tout une coquille, avec sa forme particulière, qui ne pouvait être différente parce que c'était précisément la forme que je lui avais donnée, c'est-à-dire l'unique forme que je susse et voulusse lui donner. La coquille ayant une forme, c'est la forme même du monde qui avait changé, dans le sens que désormais elle comprenait la forme du monde tel qu'il était sans la coquille plus la forme de la coquille.

Et cela avait de grandes conséquences : parce que les vibrations ondulatoires de la lumière, en touchant les corps, en tirent des effets spéciaux, la couleur avant tout, c'est-à-dire cette chose que j'utilisais pour faire mes stries et qui vibrait d'une manière différente du reste, mais encore le fait qu'un volume entre dans un rapport spécifique de volume avec les autres volumes, tous phénomènes dont quant à moi je ne pouvais me rendre compte et qui pourtant existaient.

La coquille ainsi était en mesure de produire des images visuelles de coquilles, qui sont des choses très semblables - pour ce qu'on en sait - à la coquille elle-même, sauf que, tandis que la coquille est ici, elles, se forment par ailleurs, et autant que possible sur une rétine. Une image présupposait par conséquent une rétine, laquelle à son tour présuppose un système compliqué qui aboutit à un encéphale. C'est-à-dire que moi, en produisant la coquille j'en produisais aussi l'image - et même non seulement une mais de très nombreuses parce qu'avec une seule coquille on peut faire autant d'images de coquilles qu'on veut - mais seulement des images en puissance parce que pour former une image il faut tout le nécessaire, comme je disais

précédemment; un encéphale avec ses propres ganglions optiques, qui porte les vibrations du dehors au-dedans, lequel nerf optique en son autre extrémité se termine par un quelque chose fait exprès pour voir ce qu'il y a dehors, et qui serait un œil. Maintenant il est ridicule de penser qu'un être pourvu d'un encéphale en fasse partir un nerf un peu comme une sonde qu'on lancerait dans le noir et que, aussi longtemps qu'il n'aura pas d'yeux il ne pourra pas savoir s'il y a dehors quelque chose à voir ou non. Pour moi je ne possédais rien de ce matériel, et donc j'étais le dernier à pouvoir en parler; pourtant je m'étais fait mon idée, à savoir que l'important était de constituer des images visuelles, et ensuite les yeux viendraient par voie de conséquence.

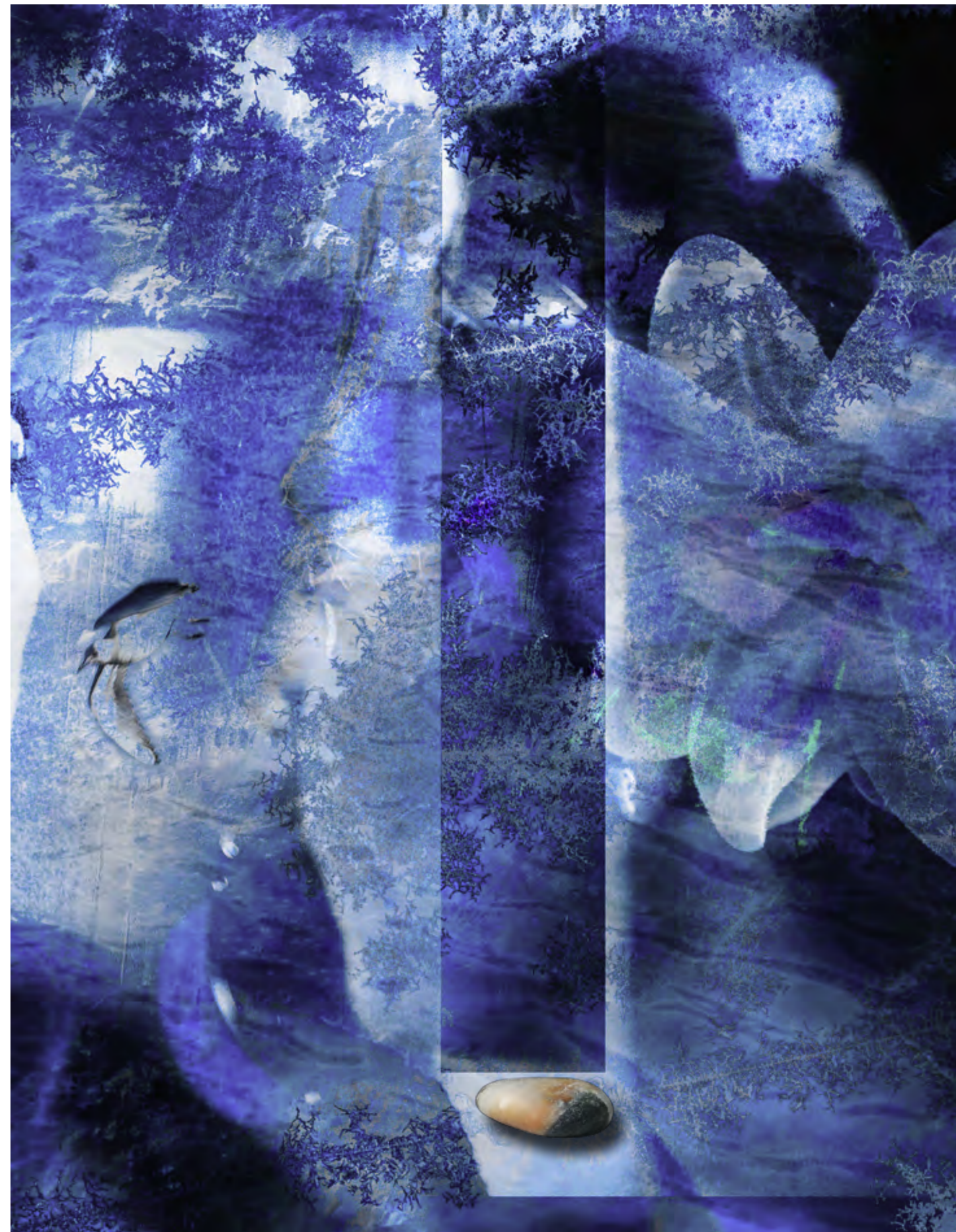


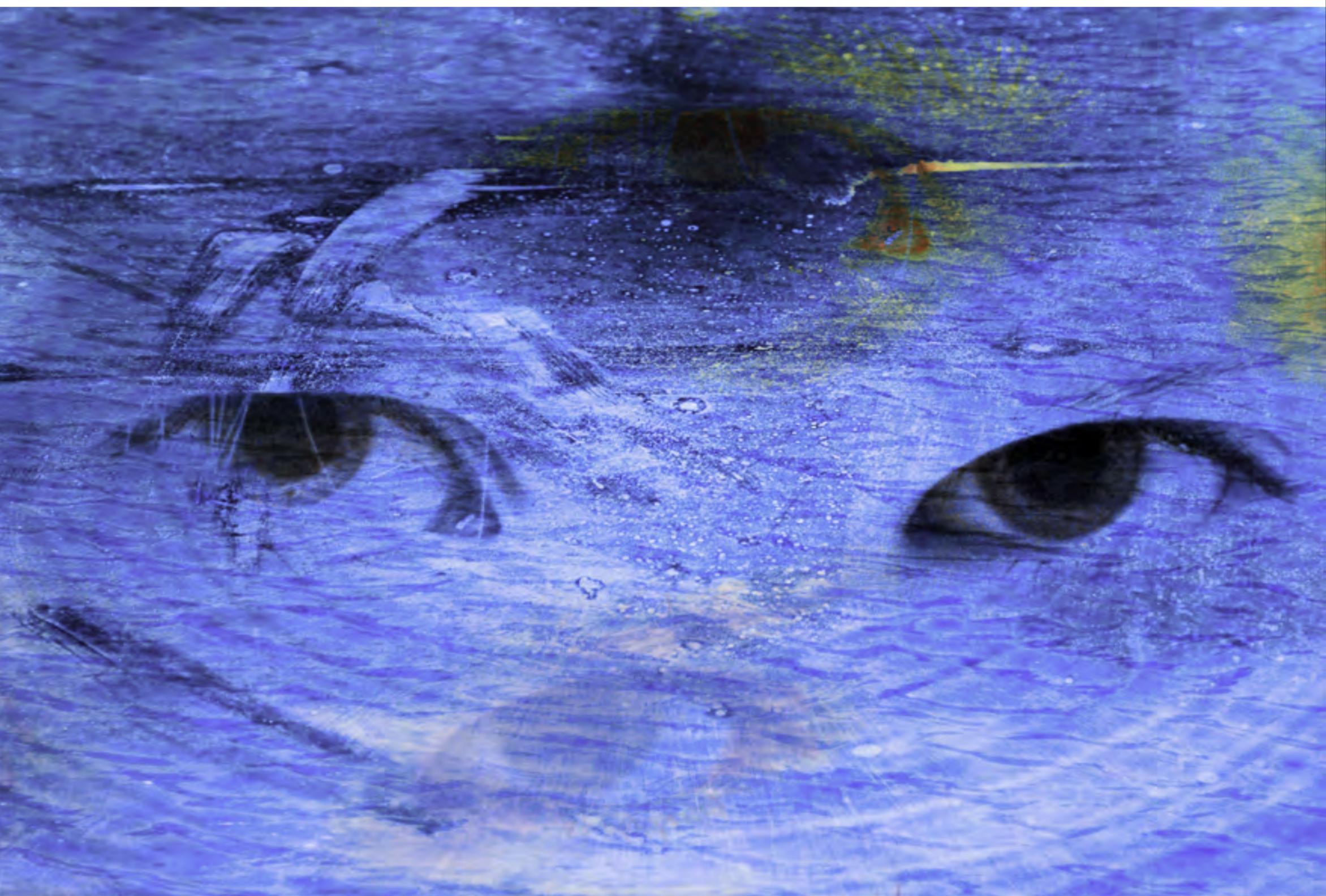
Ainsi donc je me concentrais pour faire en sorte que tout ce qui de moi se trouvait dehors (et aussi tout ce qui en mon intérieur conditionnait l'extérieur) pût donner lieu à une image, et même une image dont on pourrait dire par la suite qu'elle est belle (par comparaison avec d'autres images jugées moins belles, ou pas très jolies, ou laides à faire peur).

Un corps qui réussit à émettre ou à refléter des vibrations lumineuses dans un ordre distinct et reconnaissable, pensais-je, que fait-il de ces vibrations ? Il les met dans ses poches ? Non, il s'en décharge sur le dos du premier venu qui passe dans son voisinage. Et comment se comportera celui-là devant des vibrations qu'il ne peut pas utiliser et qui ainsi prises causent peut-être quelque désagrément ? Il se cachera la tête dans un trou ? Non, il la tournera dans cette direction jusqu'à ce que le point le plus exposé aux vibrations optiques se sensibilise et développe le dispositif pour en jouir sous forme d'images. En somme le complexe œil-encéphale,

je le pensais quant à moi comme un tunnel creusé depuis l'extérieur, sous l'action de ce qui était prêt à devenir image, plutôt que depuis l'intérieur, c'est-à-dire à partir de l'intention de capter une image quelconque.

Et je ne me trompais pas ; encore aujourd'hui, je suis sûr que le projet - dans ses grandes lignes - était juste. Mais mon erreur venait de ce que je pensais que la vue nous serait donnée à nous, c'est-à-dire à elle et à moi. J'élaborais une image de moi harmonieuse et colorée afin d'entrer dans son domaine de réceptivité visuelle à elle, et d'en occuper le centre, et de m'y stabiliser, de telle sorte qu'elle puisse jouir continuellement de moi, non seulement par la vue, mais encore par le rêve, par le souvenir et par la pensée. Et je sentais que dans le même temps elle de son côté irradiait d'elle-même une image tellement parfaite qu'elle s'imposerait à mes sens obscurcis et retardataires, développant en moi un champ visuel intérieur où elle resplendirait à tout jamais.





Ainsi nos efforts nous portaient à devenir ces objets parfaits d'un sens dont on ne savait pas bien encore ce qu'il était, et qui par la suite devint parfait précisément en fonction de la perfection de son objet, que précisément nous étions. Je dis la vue, je dis les yeux; seulement, je n'avais pas prévu une chose: les yeux qui finalement s'ouvrirent pour nous voir n'étaient pas les nôtres, mais ceux des autres.

Êtres informes, incolores, sacs de viscères élaborés au petit bonheur, ils peuplaient le milieu ambiant, sans s'inquiéter le moins du monde de ce qu'ils pouvaient faire de leurs personnes, sans chercher à s'exprimer ni à se représenter sous une forme stable et accomplie et capable d'enrichir les possibilités visuelles de quiconque l'aurait vue. Ils vont et ils viennent, ils s'enfoncent et ils émergent plus ou moins, dans cet espace aérien, aqueux et rocheux; ils tournent distraitemment en rond, ils se promènent; et nous pendant ce temps, elle et moi, et nous tous autant que nous étions, appliqués à exprimer chacun sa forme, nous restions là à peiner dans notre obscurité. Grâce à nous, cet espace mal différencié devenait un champ visuel : et à qui profitait-il ? À ces intrus, ces gens qui pour commencer n'avaient jamais pensé à la possibilité de la vue (parce que,

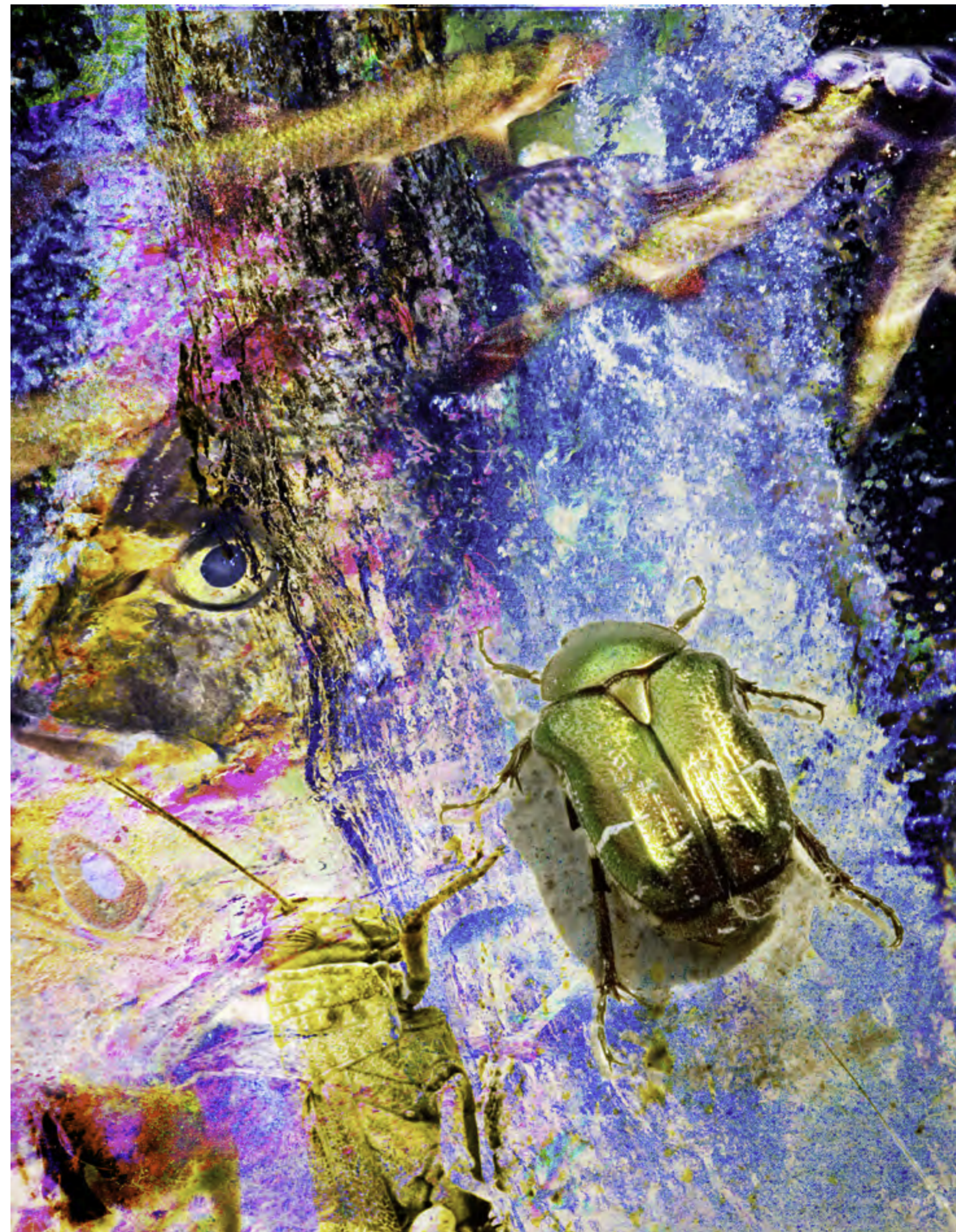
laid comme ils l'étaient, ils n'auraient rien gagné à se voir les uns les autres), ces gens qui avaient été les plus sourds à la vocation de la forme. Tandis que nous, nous étions acharnés à faire le plus gros du travail, c'est-à-dire à faire en sorte qu'il y eût quelque chose à voir, eux sans en avoir l'air s'occupaient du plus facile : adapter leurs organes récepteurs paresseux et embryonnaires à ce qu'il y avait à capter, c'est-à-dire nos images. Et qu'on ne vienne pas me dire que leur tâche fut ardue : tout pouvait sortir de cette bouillie mucilagineuse dont leurs têtes étaient pleines, et il n'est guère malaisé de tirer de là un dispositif sensible à la lumière. Mais pour ce qui est de le perfectionner, je voudrais vous y voir ! Comment faire, si l'on n'a pas à voir des objets visibles, et même éclatants, capables enfin de s'imposer au regard ? En somme, ils se firent des yeux à nos dépens.



Ainsi, la vue, notre vue¹, qu'obscurément nous attendions, fut en réalité la vue que les autres eurent de nous. D'une façon ou d'une autre, la grande révolution était advenue: tout à coup, autour de nous, des yeux s'ouvrirent, munis de cornées, d'iris et de pupilles : œil enflé et délavé des poulpes et des seiches, œil atone et gélatineux des dorades et des rougets, œil saillant et pédonculé des écrevisses et des langoustes, œil bouffi et taillé à facettes des mouches et des fourmis. Un phoque noir et luisant s'approche en clignant des yeux, qu'il a petits comme des têtes d'épingle. Un escargot tend ses yeux globuleux au bout de longues antennes. Les yeux inexpressifs d'un goéland scrutent la surface de l'eau. Au travers d'un masque vitré, les yeux d'un pêcheur sous-

marin, sourcils froncés, explorent le fond de la mer. Derrière des lentilles de longue-vue, les yeux d'un capitaine au long cours, et derrière des lunettes noires les yeux d'une baigneuse font converger leurs regards sur ma coquille, puis ce sont les regards qui s'entrecroisent, en m'oubliant. Encadrés par des verres de presbyte, je sens peser sur moi les yeux presbytes d'un zoologue qui cherche à me centrer dans l'objectif d'un Rolleiflex. À ce moment un banc de minuscules anchois tout juste nés passe devant moi, tellement minuscules que, semble-t-il, il n'y a en chacun de ces poissons blancs que la place du tout petit point noir de l'œil, et c'est une poussière d'yeux qui traverse la mer.

¹ En italique dans le texte original



Tous ces yeux étaient les miens. C'est moi qui les avais rendus possibles ; j'avais eu le rôle actif; je leur fournissais la matière première, l'image. Avec les yeux tout le reste était venu ; de là tout ce que les autres, ayant des yeux, étaient devenus, en toutes leurs formes et fonctions, et la quantité de choses qu'ayant des yeux ils avaient réussi à faire, en toutes leurs formes et fonctions provenait de ce que moi j'avais fait. Ce n'était pas pour rien qu'ils étaient implicites dans ma façon d'être, dans mes relations avec

tous et toutes et cætera, dans ma mise en fabrication de la coquille et cætera. En somme j'avais proprement tout prévu.

Et au fond de chacun de ces yeux j'habitais, ou, si vous voulez, un autre moi-même y logeait, une de mes images, et elle se rencontrait avec son image à elle, la plus fidèle de ses images à elle, dans l'outremonde qui s'ouvre en traversant la sphère semi-liquide des iris, le noir des pupilles, le palais de glaces des rétines, dans notre véritable élément qui s'étend sans rives ni frontières.



